

premières années de son séjour à la Rivière-Rouge, il n'avait pas toujours eu de quoi rassasier sa faim. Une personne, qui suivait son catéchisme en 1818 et qui vivait encore en 1888, racontait qu'assez souvent, après la leçon, le missionnaire lui disait : "Prie ta mère de m'envoyer quelque chose pour souper, car je n'ai rien." L'enfant partait et revenait avec un peu de viande sèche sous le bras ; c'était le souper du catéchiste.

La carrière apostolique, commencée sous la rude épreuve de la famine, devait se terminer de même. L'inondation de 1852 avait empêché les cultivateurs de semer du blé ; à peine vers le 10 juin avait-on pu semer un peu d'orge et planter des patates. A l'automne, il n'y eut guère de récolte. La chasse avait été peu productive et la pêche presque nulle. Les plus pauvres avaient mangé tout leur grain et épuisé toutes leurs provisions. Le 20 novembre, le vieil évêque écrivait à Mgr Bourget, son confident et son pourvoyeur : "Nous allons ressentir pendant l'hiver les tristes suites de notre inondation. On n'avait point ou peu semé, on a récolté en conséquence. Déjà il y en a qui jeûnent. Que sera-ce dans quelque temps ? La perspective est effrayante." Il partageait volontiers le peu qu'il avait avec de plus indigents que lui. De plus il se fit quêteur pour ses diocésains.

Le retour de Mgr Taché, au mois de juin de cette terrible année, avait apporté un peu de baume à sa douleur. Il était heureux de se sentir revivre en la personne du jeune évêque. Celui-ci séjourna peu de temps à Saint-Boniface, sa présence étant nécessaire à l'Île-à-la-Crosse.

En faisant ses adieux à son coadjuteur, le vieil évêque avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Comme le coadjuteur s'était agenouillé devant lui pour lui demander sa bénédiction, il lui dit : "Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre, mais comme je vais mourir bientôt et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une fois ici, bas, en attendant que je vous embrasse au ciel." Il régla toutes ses affaires temporelles, et, à partir de ce jour, on l'entendit souvent parler, mais sans trouble aucun, de sa mort. Le jour de la Pentecôte, il eut une attaque de gravelle qui le fit beaucoup souffrir. Le 19 mai, il perdit connaissance et tomba sur le plancher de sa chambre. Revenu à lui, il appela à son secours ; M. Lafliche et le P. Bermond, en résidence à l'évêché, accoururent aussitôt. Le médecin se montra très inquiet. Cependant la journée suivante fut bonne. C'était un dimanche, le vénérable évêque voulut assister à une messe basse ; il commença même à réciter son bréviaire, mais, voyant la fatigue qu'il en éprouvait, M. Lafliche prit le livre et le cacha. Le malade en éprouva du chagrin : "Ils m'ôtent, dit-il, la dernière consolation qui me reste, celle de dire mon office." Il fallut lui rendre son bréviaire.

Le 24 mai, on jugea prudent de lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, et le lendemain le saint Viatique, qu'il reçut avec les sentiments de la plus tendre piété, recommandant de bien observer tout ce